



Sans titre.
2019, peinture acrylique
mate sur toile, 130 x 120 cm.

Claire Colin-Collin, refaire la peinture

Claire Colin-Collin, à l'occasion d'une résidence de trois mois au domaine de Kerguéhennec, a réalisé une intense pratique d'atelier pour pousser sa peinture. Pour cette artiste, le métier de peindre s'articule autour de trois actions fondamentales: faire, défaire, refaire. Les couleurs dialoguent avec le support dans une tension ininterrompue, entre apparitions et disparitions, jouant l'éternel retour de la peinture. **ENTRETIEN AVEC FRANÇOIS JEUNE**

FRANÇOIS JEUNE Lors de notre visite avec Bénédicte Hubert-Darbois dans ton atelier à Kerguéhennec, tu nous as raconté ton choix, au sortir des Beaux-Arts de Grenoble, de faire de la peinture, ce dont les écoles d'art dissuadent souvent. Pourquoi peindre aujourd'hui ?

CLAIRE COLIN-COLLIN La question « Pourquoi peindre aujourd'hui ? » est aussi absurde que « Pourquoi manger aujourd'hui ? » ou « Pourquoi dormir aujourd'hui ? », ou plus précisément encore « Pourquoi faire l'amour aujourd'hui ? ». Mais elle est très destructrice. Dans les années 1990, elle ne se posait même pas : il y avait une évidence que la peinture n'était plus dans le champ. J'avais dix-sept ans à mon entrée aux Beaux-Arts et le sentiment que les adultes apprenaient à l'enfant que j'étais ce qu'était l'art contemporain. Donc j'ai cessé de peindre, pour prendre ce qu'on me donnait. Peindre était tabou, sans aucun modèle auquel se référer. Ça a façonné ma façon de peindre, de devoir forcer cette résistance de l'école. Mais malgré nous, ça fait une génération de peintres qui ont du mal à ne pas se défendre de peindre. Aujourd'hui, cette censure est peut-être encore plus intégrée : la peinture qu'on voit est beaucoup du côté de la reproduction d'images ; elle ne prend pas vraiment le risque de peindre, de s'égarer, de patauger dans la grande bouillasse.

Et tu as senti la nécessité de te choisir comme « parrains » deux peintres contemporains. Comment ont-ils réagi ? Comment s'est construit ton rapport avec l'histoire de la peinture ?

En fait, ces deux peintres, je les ai contactés très tard après l'école. J'ai mis très longtemps à découvrir ma famille de peintres. Ma culture de la peinture s'est finalement faite seule, puisqu'on ne nous la donnait pas à l'école, qui brandissait le modèle-repoussoir du peintre

**Claire Colin-Collin. Pépinière 19
(avec Jaemin Jang, Frédéric Messenger
et Christophe Robe)**

Domaine de Kerguéhennec, Bignan
Du 15 décembre 2019 au 1^{er} mars 2020

de chevalet ridiculisé, lié à la matière, à la tradition. Donc je suis allée vers la peinture à rebours : il a fallu l'énergie d'évacuer cette censure. Ça a pris quelques années pour reconnaître cette envie, l'accepter. Une prof des Beaux-Arts m'avait dit une phrase qui m'est revenue alors : « Il faut se défaire du besoin d'audience. » À Grenoble, on avait le Musée des Beaux-Arts – qui était encore Place de Verdun – et le Magasin. J'ai regardé les expositions de ces deux lieux, mais une expérience fondatrice pour moi a été de regarder les salles des XVI^e et XVII^e siècles au musée. Au début, je ne voyais rien, tout était pareil. Et c'est à force de rester collée devant que cette peinture s'est dévoilée. J'ai commencé à voir les couleurs apparaître, les bleus de Laurent de la Hyre, les scènes, les corps... Cette expérience du temps de la peinture a eu lieu devant mes yeux : ce qui au début m'apparaissait comme un mur, indéchiffrable, s'est ouvert. Plus tard, je me suis adressée à deux peintres que j'aime : Marie-Claude Bugeaud et Didier Demozay. J'avais déjà plus de trente ans. Je leur ai écrit, en demandant comment il fallait faire pour que la peinture sorte de l'atelier – Marie-Claude m'a dit, avec son sourire magnifique : « Ce sera toujours difficile ! » – et pour qu'ils me racontent



leurs vies de peintres. J'ai fait alors des petites expositions en rencontrant d'autres artistes, à Marseille, où je vivais. Le salon *Jeune Création* – dont l'ancêtre était *Jeune Peinture* – m'a beaucoup aidée ensuite pour trouver d'autres interlocuteurs, à Paris, en 2013.

Ta peinture semble utiliser un dispositif d'épuisement autour d'un geste, d'une trace, d'un signe sur un fond. Comment se met en place ce protocole pictural ? L'unique coup de pinceau ou l'amas de coups de pinceau n'est plus maintenant posé sur un fond mais émerge ?

Le terme protocole donne une impression trop solide, alors que je travaille beaucoup à ne pas savoir ce que je fais. Si je réalise un projet déjà déterminé, ça n'a aucun goût : autant partir se promener. Je peins sur toile, pour l'autonomie de l'objet (tu n'as pas à l'encadrer, elle tient sur un clou). Je pars du châssis nu, je tends la toile, passe une couche de gesso, que je ponce, et une deuxième couche que je ponce encore, puis deux aplats de couleurs. Là-dessus je passe une couleur avec beaucoup d'eau. Puis je fais un dessin très rapide avec une autre couleur, et je relève un des côtés de la toile : tout coule. Ensuite, je lève un autre côté de la toile et cela se met à migrer et cette fluidité crée le mélange des couleurs. C'est la curiosité de ce que ça va donner qui me motive,

c'est un appétit. En séchant, des phénomènes de sédimentation apparaissent et créent un fond à partir de ce dessin disparu, emporté par la couleur. Après m'être familiarisée avec ce fond, je fais un geste de peinture qui vient par-dessus. C'est ce geste qui est en train de se réduire à un trait, de plus en plus déterminé par la façon dont le pinceau vient au contact de la surface. Plus ou moins aride ou poreux, ce trait fait violence à la somptuosité de la couleur qui est derrière. Ce trait, c'est la réduction du geste et du dessin à son minimum, jusqu'à la question de l'acte de peindre. Il est de plus en plus difficile à faire parce que j'ai besoin qu'il m'étonne. Si je m'y reconnais trop, il m'ennuie. Quand on peint tous les jours, c'est de plus en plus dur d'être surpris. C'est à cet acte-là, présent depuis la préhistoire, que je me relie. Celui d'un corps qui va au contact de la surface qui lui fait face. Et qui trace. Ce qui est toujours agissant, c'est cette histoire de face-à-face. Qui confronte au rien, à la béance.

Tu ne travailles pas par série ni par suite, mais semble-t-il plus par séquence et ensuite tu rapproches tes toiles sur le mur, deux par deux ou quatre par quatre, par couleurs roses, grises, violines, comme si tu cherchais des effets dynamiques de correspondances ? Tu sembles avoir beaucoup partie liée avec la reprise ?



Je suis toujours en train de refaire la même peinture, pour qu'elle se transforme. Mais en effet, ce n'est pas un fonctionnement en séries, c'est plutôt une longue série infinie, qui se déplace peu à peu. Je dépose une étape et je continue. Je travaille beaucoup, c'est à la fois mon plaisir et mon moteur. Je rate beaucoup. Avec un double sens car le trait est comme une rature qui vient barrer le fond. J'aime beaucoup cette phrase de Samuel Beckett : « Rater. Rater encore. Rater mieux. » Une peinture peut devenir une présence ou rien du tout. ça tient à presque rien et ce presque rien est difficile à définir. Donc je laisse les toiles au mur de l'atelier longtemps, pour savoir si elles tiennent, si

Vue de l'exposition de Claire Colin-Collin, *Pépinière 19*, Domaine de Kerguéhennec, 2019-2020.

j'ai envie qu'elles continuent d'exister, si elles apportent suffisamment de nourriture à mon regard. Pour moi, le risque de la peinture est celui qui force la limite du regard. Ce n'est pas tant ce que j'arrive à faire qui progresse ou se transforme, mais ce que j'arrive à voir. Je suis sans cesse en train de faire, ce qui oblige mon regard à cheminer, à s'agrandir. ■

Claire Colin-Collin en quelques dates

Née en 1973 à La Tronche. Vit et travaille à Pantin.
Représentée depuis 2015 par la galerie Béa-Ba, Marseille.

2019 | *L'Autre partie du ciel*, peintures murales, Progress Gallery, Paris

Galerie Béa-Ba, Marseille (avec Marie-Claude Bugeaud et Didier Demozay)

2018 | *Mur/Murs #2*, Gyeonggi Museum of Modern Art, Corée (avec le Domaine de Kerguéhennec)

2016-2017 | *L'Art dans les chapelles*, Pays de Pontivy & vallée du Blavet, Bretagne

2016 | *L'H du Siège*, Valenciennes